

Martin Eder

à l'ombre des jeunes filles en pleurs

Richard Leydier

Les œuvres de Martin Eder mettent en scène des jeunes femmes peu vêtues, dans des ambiances qui varient selon le médium utilisé. Les tableaux constituent des énigmes érotico-burlesques, les aquarelles jouent quant à elles une note plus voyeuriste, tandis que les photographies de grand format épingle des jeunes filles comme l'entomologiste les papillons. L'artiste réalise aussi parfois des sculptures de polystyrène, obscurs météores suspendus dans le vide. Il est également musicien, sous le nom de Richard Ruin.

■ « *Mon travail porte sur la tristesse* », écrit l'Allemand Martin Eder (né en 1968) dans un *statement* de 2001. Ses tableaux mettent souvent en scène des jeunes filles au regard absent, parfois baigné de larmes qui roulent sur leurs joues pâles, nues dans des intérieurs ouvrant sur un ciel de fin du monde. Elles partagent l'espace du tableau avec de mignons chiots et chatons aux yeux écarquillés, lesquels confèrent aux images une note éminemment kitsch, ou des insectes (papillons, scarabées...) démesurément agrandis en regard des demoiselles, dont ils semblent menacer la pureté virginale. Cette rupture d'échelle et le peu de cas que les unes font de la présence des autres nous laissent supposer que jeunes femmes et animaux ne se tiennent pas vraiment dans la même dimension, comme si les seconds constituaient une métaphore des pensées des premières (l'innocence réelle ou feinte pour les chatons, la luxure pour les scarabées qui copulent...). « *J'aime quand un tableau ne peut trouver une explication rapidement. Je préfère laisser ça aux autres... Les mystères ne sont jamais résolus* », nous dit l'artiste.

Rêves éveillés

Ces rencontres improbables, si elles paraissent relever au premier abord du rêve nocturne ou de la collision entre le parapluie et la machine à coudre, ne sont pas vraiment de nature surréaliste. Du point de vue de la conception des images, Eder déclare privilégier un entre-deux, « *entre une fantaisie totale et le monde tel que nous le percevons. Une sorte de "méta-niveau" de conscience, qu'on pourrait rapprocher de ces instants où vous sombrez brièvement, juste avant l'endormissement. Vous n'êtes pas totalement endormi,*

mais vous n'êtes pas éveillé pour autant : une sorte d'état entre les deux ». Cette capacité qu'a l'artiste d'exploiter les rêves éveillés contamine par ricochet certaines mises en scène et l'attitude des modèles, ou du moins l'expression que leur imprime le regard du peintre. Dans *Nacht* (Nuit, 2009), une jeune fille dépoitraillée, la robe blanche relevée haut sur les cuisses et dévoilant un sexe rasé de près, nous défie du regard. Elle est assise sur le rebord d'un aquarium. Son reflet apparaît sur la vitre. Toutefois, on aurait plutôt la sensation que ce double n'est pas une image mais bien un corps tangible qui se situe de l'autre côté, dans l'eau, avec ces deux poissons gigantesques qui scrutent l'intruse avec circonspection. Pensent-ils la dévorer séance tenante, ou bien se sont-ils approchés trop près, mus par la curiosité malade du barracuda qui vient pratiquement « embrasser » le masque des plongeurs dans un face à face tendu ? Détail intrigant, le double de la jeune fille a les yeux clos et semble légèrement assoupi. Comme chez Lewis Carroll, de l'autre côté du miroir se déploie l'espace du rêve, qui coexiste ainsi avec la réalité dans une même image.

Les tableaux d'Eder relèvent indéniablement du théâtre – et qu'est-ce que le théâtre, en effet, sinon de vrais corps qui se tiennent devant nous mais qui évoluent dans une autre dimension, car ils échappent à la réalité (la leur et la nôtre) pour basculer dans la fiction ? L'absence des jeunes filles est un masque, un rôle qu'elles jouent, un maquillage, tout comme celui des clowns qui apparaissent de manière récurrente dans les peintures et constituent à certains égards un autoportrait. L'artiste interprète d'ailleurs ses chats, caniches et autres bestioles adorables comme



Ci-dessus / top: « Nacht ». 2009. Huile sur toile. 150 x 220 cm. (Toutes les photos, court. galerie EIGEN + ART Leipzig, Berlin, et Hauser & Wirth, Londres ; Ph. U. Walter, Berlin). "Night." Oil on canvas

des clowns. Leur raison d'être est le contraste violent qu'ils instaurent avec la mélancolie des jeunes femmes. Ils sont en quelque sorte les Auguste, elles jouent les clowns tristes. Prenons un tableau comme *Gewicht* (Poids, 2009). Une jolie brune, tout juste vêtue de bas de soie et d'une culotte baissée, semble sur le point de s'asseoir sur un lapin blanc comme sur une cuvette de toilettes. Il y a quelque chose de comique dans cette scène, notamment dans le regard du rongeur, où l'on identifierait presque une forme de stoïcisme désabusé. Comme si tous deux se livraient ici pour la énième fois à un scabreux numéro de cabaret aux accents scatologiques. On oscille entre le rire et le désir que nous inspire cette divine chute de reins ; sans qu'on puisse véritablement décider si le poids dont il est question dans le titre de l'œuvre évoque le postérieur de la jeune femme se frottant à une fourrure qui est une métaphore de son sexe, ou bien le détail poétique de l'oiseau délicatement posé sur un fil d'argent fixé à la barrette qui maintient sa chevelure de jais.

Devant cette ambiance théâtrale et ce corps tout à la fois érotique et svelte, entre la maîtresse et la prostituée, on songe bien entendu aux années folles de l'entre deux guerres, et plus particulièrement aux danseuses et actrices peintes par Max Beckmann et Otto Dix.

Tunnel de vision

Les aquarelles que l'artiste réalise en parallèle à la peinture depuis 2002 accentuent encore la dimension onirique de l'œuvre. Jeunes filles et chatons y apparaissent comme vus à travers ce qu'Eder nomme un « tunnel de vision ». Le dessin surgit de la feuille blanche, en épargne les bords, comme dans les représentations floues de souvenirs au cinéma, comme une scène entraperçue dans les volutes d'une boule de cristal de bohémienne. L'image brûle le papier de ce désir qu'inspirent indéniablement ces corps lactescents, offerts, bien plus disponibles que dans les magazines pornographiques. Dans les dessins de Martin Eder, les jeunes femmes se distinguent par leur vitalité – la technique de l'aquarelle semble les tirer de la torpeur où les maintient à l'inverse la peinture. Elles paraissent néanmoins lointaines, quasi inaccessibles en dépit de leurs sourires

agucieux et des sexes ouverts. Ces femmes liquides se livrent en quelque sorte sur le papier à un numéro de *peep show* ou de *table dance*, où l'on peut regarder mais pas toucher. Elles sont la vérité au fond du puits et la bonne surprise au fond du verre de saké. Elles se donnent à travers le trou de la serrure mais la porte demeure désespérément close. Tenter de les rejoindre serait aussi illusoire et hasardeux que de suivre les sirènes au fond de l'océan.

Tableaux et aquarelles naissent de photographies de modèles qui posent à l'atelier. Eder n'organise aucun casting, les jeunes femmes arrivent au gré des rencontres dans la vie de tous les jours. « Elles dénotent toutes une certaine ambivalence, une oscillation entre l'incertitude et la dissolution », nous dit l'artiste. Certains clichés excèdent leur seul statut de document de travail pour devenir de grands tirages hauts de 240 cm. Le corps nu, diaphane, fragile comme la porcelaine et parfois meurtri des modèles (la précision de la prise de vue met en relief les boutons, bleus et autres marques de l'épiderme qui racontent l'histoire d'un corps) émerge non plus de la blancheur du papier mais de l'obscurité caravagesque de l'atelier, où l'artiste a édifié une scène, parfois ornée d'un rideau rouge

baroque. Au contraire des aquarelles, qui jouent une note chaude, ces photos ont quelque chose de glacé, comme si le souffle de la mort les parcourait: « *D'une certaine façon, elles sont une conséquence de la séance de pose, de ce tableau vivant qui a été délibérément gelé afin de ressembler à une sorte de memento mori.* » C'est pourquoi, en dépit de leur ambiance presque « médico-légale », ces œuvres constituent une sorte de rébellion contre la mort: « *Nous vivons au mieux environ 600 000 heures... Quand je réalise des photos, je dérobo quelque chose comme une séquence de temps* », nous dit encore Martin Eder. ■

Ci-dessous /below: « Untitled ». 2010. Aquarelle, mine de plomb sur papier. 28,5 x 22,5 cm.

Watercolor, graphite on paper

Page de droite / page right: « Gewicht ». 2009.

Huile sur toile. 150 x 115 cm.

"Weight." Oil on canvas

Martin Eder. In the Shadow of Tearful Young Girls

The works of Martin Eder feature scantily clad young women in atmospheres that vary with the medium he is using. If his paintings constitute erotico-burlesque enigmas, his watercolors plow a more voyeuristic furrow, and his large-format photographs pin down these young female bodies like a lepidopterist his butterflies. Eder has also been known to make styro-foam sculptures, like dark meteors hanging in the void. And at other times this German artist performs as a musician under the punky moniker of Richard Ruin.

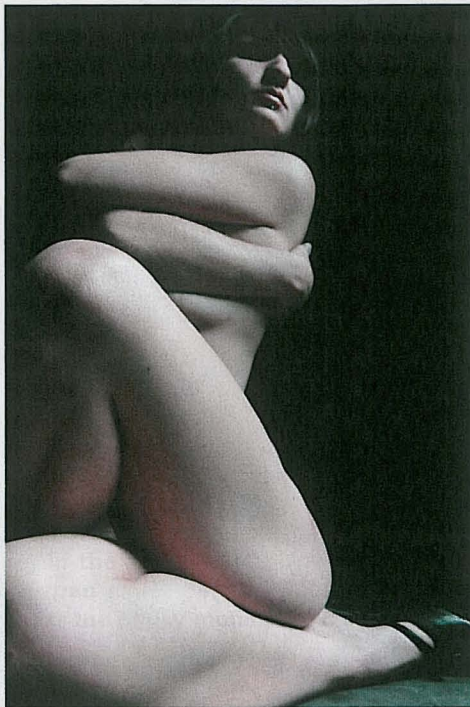
■ "My work is about sadness," writes Martin Eder (born 1968) in a statement from 2001. His pictures often represent young women with absent, sometimes tear-stained faces, the salty drops running down their pale cheeks, naked in interiors open onto an apocalyptic sky. They share this picture space with cute, wide-eyed puppies and kittens, which give the whole setup a strongly kitsch feel, as well as insects (butterflies, beetles) that are conspicuously magnified in relation to the young ladies, whose virginal purity they seem to threaten. These abrupt shifts of scale and the apparent mutual indifference of these creatures may lead us to suppose that the young women and animals do not really exist in the same dimension, as if the latter were a metaphor for the former's thoughts (real or fake innocence for the kittens, lust for the copulating beetles). But Eder himself avoids neat conclusions: "I like when pictures can't be explained quickly. I prefer to leave that to others... Mysteries are never solved."

Waking dreams

These unlikely encounters may at first sight seem oneiric, or like latter-day variants on the proverbial umbrella and sewing machine meeting on an operating table. But they are not really surrealist. As regards their conception, Eder says that he is interested in exploring intermediary states: "I've allowed myself to put in a kind of interval floor into my works, one between total fantasy and the world as we perceive it. A kind of meta-level, which you could describe as the moment when you twitch briefly, just as you fall asleep. You're not asleep yet, but you're not really awake, either: a mixed state." And the artist's capacity to evoke waking dreams in turn contaminates the staging and postures of the models, or at least the expression bestowed on them by the painter's vision. In *Nacht* (Night, 2009), a young woman with somewhat exposed chest and white dress riding up to reveal a shaven pubis, stares out defiantly. She is sitting on the edge of an aquarium and her image is reflected in its glass, although in fact the impression we get is more that this double is not an image but another tangible body sitting on the other side, in the water, where two gigantic fish warily size up the







« Les Nus ». 2008.
Photographie couleur.
240 x 160 cm. "Nudes." C-print

intruder. Are they planning to gobble her up, or have they ventured too close, impelled by the morbid curiosity that sends the barracuda to almost "kiss" the diver's mask in a tense underwater face-off? Intriguingly, the young woman's double has closed her eyes and seems half-asleep. As in Lewis Carroll, the other side of the looking glass is the realm of dream, which here coexists with reality in a single image. Eder's paintings clearly have something theatrical about them, for what is theatre if not a space where real bodies stand before us but move around in another dimension because they have escaped (our and their) reality and entered the realm of fiction? The absent expressions of the young girls are a mask, a role that they are playing, a kind of make-up, like that of those clowns who feature recurrently in the paintings and can be seen in some sense as self-portraits. Indeed, the artist paints his cats, poodles and other cute little critters as if they were clowns. They are there because they set up a violent contrast with the young women's melancholy. These creatures are, you might say, the jolly Augustes, while the women are the sad clowns. Take, for example, the painting *Gewicht* (Weight, 2009). A pretty blonde dressed only in silk stockings and panties that have been pulled down, seems about to sit on a white rabbit as if it were a toilet seat. There is something comical about this scene, especially the rodent's expression, in which one might almost detect a kind of weary stoicism.

It is as if the two of them were performing for the umpteenth time some scabrous

cabaret act with scatological overtones. We hesitate between laughter and the desire inspired by these very shapely hips, and wonder whether the "weight" of the title evokes the young woman's posterior rubbing against fur that is a metaphor of her sex, or rather the poetic detail of the bird delicately perching on a silver thread fixed to the barrette holding the girl's jet-black hair in place. This theatrical atmosphere and this body which is at once erotic and puny, a cross between prostitute and mistress, naturally brings to mind the Roaring Twenties and the interwar years, and in particular the dancers and actresses painted by Max Beckmann and Otto Dix.

Tunnel of vision

The watercolors made by the artist since 2002, parallel to the painting, add to the dreamlike dimension of his work. Here the young girls and kittens are seen through what Eder calls a "tunnel of vision." The drawing reaches out to us from the white sheet, sparing the edges, as in those blurred memory sequences in movies, like a scene glimpsed in the scrolling curves of Bohemian crystal. The image burns the paper with the desire that is undeniably inspired by these lactescent bodies that are offered up and even more available than in porn mags. In Eder's drawings the young women stand out for their vitality—the medium of watercolor seems to pull them out of the torpor that they inhabit in the medium of paint. Even so, they still seem distant, almost inaccessible in spite of their come-hither smiles and displayed sexes.

These liquid women on paper seem, in a sense, to be putting on a kind of peepshow or table dance: you can look but you can't touch. They are the truth at the bottom of the well and the perky surprise at the bottom of the glass of sake. They are revealed through the keyhole but the door itself remains depressingly closed. To try to reach them would be as risky and deceptive as following the sirens to the bottom of the ocean.

The paintings and watercolors are derived from photographs of models posing in the studio. Eder does not organize casting sessions; his young women turn up in the course of everyday encounters. What interests him about them, says the artist, is that "They all have an odd ambivalence to them, an oscillation between uncertainty and dissolution." Some of these photos transcend their status as working documents and become large-scale prints 240cm high. The naked, diaphanous, china-fragile bodies of the models (thanks to the precision of the photographs we can see all the spots, bruises and other marks on the epidermis that tell the story of the body) do not emerge from the whiteness of the paper but from the Caravaggesque darkness of the studio where the artist has constructed a stage, sometimes adorned with a Baroque red curtain. Unlike the watercolors, with their warm notes, there is something chill about these photographs, as if breathed on by death: "In a way, they're also a consequence of the performance, of the *tableau vivant* being deliberately frozen to look like a kind of *memento mori*." That is why, in spite of their almost forensic atmosphere, these works constitute a kind of rebellion against death. As Eder observes, "People live on average at least 600.000 hours... When I produce photos, I'm stealing something from the sequence of time." ■

Translation, C. Penwarden

MARTIN EDER

Né en/born 1968 à/in Augsburg
Vit et travaille à/lives and works in Berlin
Expositions personnelles récentes/recent shows:
2006 Galerie EIGEN + ART, Berlin;
Marianne Boesky Gallery, New York
2007 Galerie EIGEN + ART, Leipzig
2008 Mönchehaus Museum für Moderne Kunst,
Goslar; Kunsthalle, Mannheim;
Gemeentemuseum, La Haye
2009 Staatliche Kunstsammlungen, Dresde;
Hauser & Wirth, Londres
2010 Galerie EIGEN+ART, Berlin